

Les arcanes du « désorceler » Jeanne Favret-Saada, quarante ans plus tard...

Rappelons les faits : l'ethnologue Jeanne Favret-Saada, alors âgée de 35 ans, s'installe en 1969 à Vaucé et, durant plusieurs années, elle enquête sur la sorcellerie dans le nord-ouest de la France. En 1977, elle publie *Les mots, la mort, les sorts* (éd. Gallimard), puis, en 1981, avec Josée Contreras, *Corps pour corps* (également chez Gallimard), qui constitue un journal d'enquête. Au gré des sollicitations – participation à tel congrès, à tel ouvrage collectif, à telle revue – seule ou avec Josée Contreras, elle rédige nombre d'articles. Cependant, Jeanne Favret-Saada en retient dix, sortis entre 1983 et 1991, qui apportent une réelle contribution au désorcèlement et à l'ethnographie des sorts. En 2009, elle publie *Désorceler*⁽¹⁾ qui se veut une reprise de ces dix articles et une synthèse de ses recherches.

En prélude de son ouvrage, Jeanne Favret-Saada fait part de sa conviction : « *La sorcellerie telle que je l'ai connue n'existe sans doute plus sous la même forme dans le Bocage* ». Elle rappelle, en effet, que la sorcellerie était liée à « *un certain type de tissu social qui s'est profondément métamorphosé, surtout depuis deux décennies* ». Et l'auteure d'évoquer ainsi, entre autres, ces nombreux néoruraux, dans les villages, qui ne sont nullement liés à la terre...

Il y a une quarantaine d'années, pour réaliser son enquête, Jeanne Favret-Saada a pu « consulter » une désorceleuse, qu'elle appelle « Madame Flora », laquelle va la laisser assister à ses activités. L'ethnologue peut même enregistrer les séances au magnétophone. Madame Flora est impotente et elle pratique dans sa salle à manger. Elle utilise des jeux de cartes ordinaires et de tarots. De 1981 à 1987,

Jeanne Favret-Saada et Josée Contreras s'emploient à une analyse textuelle des séances et se concentrent plus particulièrement sur le maniement et l'interprétation des cartes par Madame Flora.

À l'intention de ceux qui auraient manqué l'épisode précédent, rappelons également, avec Jeanne Favret-Saada, que la sorcellerie est l'une des réponses possibles quand une ferme et ses habitants connaissent une crise grave. Quand tout va mal, sans raison apparente, quand les malheurs se répètent sans que le médecin, le vétérinaire, le mécanicien ou le curé n'apportent d'explication et de solution, alors on invoque les « sorts »...

Jeanne
Favret-Saada
Désorceler



De la sorcellerie d'escroquerie à celle des croyances

Le schéma de Jeanne Favret-Saada exclut l'existence physique du sorcier. Ses personnages clés sont l'annonciateur, l'ensorcelé et le désorceleur. L'ensorcelé va croire réellement aux sorts jetés par un sorcier mais, pour Jeanne Favret-Saada, la sorcellerie est une construction pour expliquer une série de malheurs et y mettre fin. Cependant, si personne n'a jeté de sorts, un ensorcelé va finir par croire qu'untel ou untel pourrait bien être le responsable de tous ses malheurs. Il en sera d'autant plus convaincu si l'auteur présumé des sorts connaît à son tour des malheurs...

Indépendamment des « excentriques » comme **Léontine Esnault**, **Gilbert Brault** ou **la Dame Blonde**, lesquels brouillent un peu les cartes, la sorcellerie de la fin du XX^e siècle dans nos régions est sans doute encore plus complexe. Comment croire que les « voisins » sont toujours étrangers aux séries de malheurs ? Comment croire qu'ils n'aient jamais tenté de recourir aux services d'intermédiaires qui n'utiliseront pas la magie, mais des « recettes » tout aussi redoutables ? C'est le message que transmet Raymond Ruffin dans sa *Désenvoûteuse du Val d'Auge*...

⁽¹⁾ – Paris : éd. de l'Olivier (coll. « Penser/rêver »), 2009, 169 pages (18,50 euros).

On va annoncer au chef d'exploitation et chef de famille son état d'ensorcellement : « *N'y en aurait-il pas, par hasard, qui te voudraient du mal* ». Pour Jeanne Favret-Saada, personne ici ne jette de sorts, mais cela n'empêche pas certains d'en recevoir... On suppose qu'un sorcier, lui aussi chef d'exploitation, proche mais non parent de l'ensorcelé, cherche à prendre la « force » de sa victime, jusqu'à la ruine de celle-ci, voire sa mort.

L'ensorcelé n'a d'autre solution que de faire appel à un désorceleur, lui aussi pourvu d'une « force anormale », bénéfique pour son client et maléfique pour les agresseurs de celui-ci. Bien entendu, le désorceleur, lui, existe physiquement. Certes, discret pour éviter une inculpation pour escroquerie ou exercice illégal de la médecine, il conserve souvent une profession pour la façade (agriculteur, artisan...).

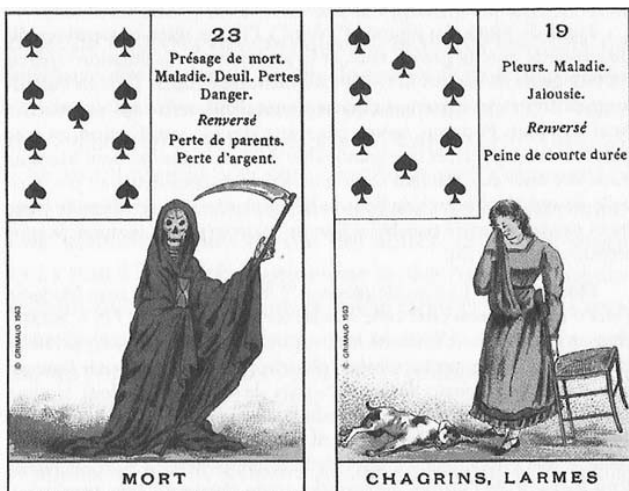
« *Chaque désorceleur, précise Jeanne Favret-Saada, a ses propres méthodes de désenvoûtement, ses propres façons de faire et de parler qu'il a rodées au cours d'années de pratique solitaire, en s'inspirant à la fois de l'enseignement de son initiateur et d'un petit nombre de " livres " qui sont tombés entre ses mains* ». Tous, comme Madame Flora, n'utilisent pas des jeux de cartes ordinaires et de tarots... Dans tous les cas, il reste au désorceleur requis à annuler la « force » du sorcier « *tout en permettant à l'ensorcelé de récupérer son potentiel bioéconomique* ».

• « La thérapie sans le savoir »

Le désorcèlement est-il une sorte de cure thérapeutique, peut-on légitimement s'interroger ? Pour les « Bocains » que Jeanne Favret-Saada a côtoyés, une telle question n'aurait pas de sens car ils savent distinguer une grippe, par exemple, qui est de la compétence du médecin, de cette répétition de malheurs qui touchent l'agriculteur et sa famille, ainsi que l'exploitation, le cheptel, les outils...

Ainsi, pour ses clients, le désorceleur n'est ni un thérapeute ni un guérisseur ; et lui-même, s'il pratique également le guérissage, sait faire la différence avec le désorcèlement...

S'attachant aux discours des « Bocains », Jeanne Favret-Saada s'intéresse alors à leur représentation



Le jeu de cartes de Madame Flora.

Les prêtres « incroyants » des années 70

« *Tous les fermiers sont baptisés, font leur première communion, sont enterrés à l'église, et presque tous vont à la messe chaque dimanche. Mais ce sont des catholiques anticléricaux qui considèrent la plupart des prêtres comme des " incroyants " : " incroyants " dans la religion traditionnelle – ils imposent brutalement les innovations conciliaires qui, pour les paroissiens, sont un pur non-sens ; " incroyants " dans la réalité historique des saints guérisseurs locaux ; " incroyants " dans la supériorité – la " force " – de la Vierge paroissiale et de la sainte locale la plus récemment canonisée (Thérèse de Lisieux) ; " incroyants " enfin dans la sorcellerie, au point de refuser de bénir les femmes de ceux qui se plaignent d'être ensorcelés* ».

Et Jeanne Favret-Saada de poursuivre par un portrait du prêtre « incroyant » qui porte « *un costume laïc* », et du prêtre « croyant », dont il reste « *quelques spécimens* » et qui porte « *une soutane rapiécée* »...

Ensorceler (prélude), pages 20 et 21.

d'une crise de sorcellerie, à celle de la fonction du désorceleur, de son activité, des effets qu'on peut en attendre, de la façon dont il s'y prend pour les produire.

L'ethnologue observe que le discours camoufle certains éléments par précaution. Par exemple, on ne parle jamais du « sorcier » et à plus forte raison, on se garde bien de le désigner. C'est que « *la pensée sorcellaire attribue au sorcier la capacité surnaturelle d'entendre à distance* »...

Jeanne Favret-Saada montre ensuite comment se raconte la sorcellerie, à travers deux sortes de récits oraux : des récits « exemplaires » (destinés à persuader l'auditeur par l'exemple) et des récits « incitatifs » (destinés à inciter l'auditeur à s'engager activement dans le désorcèlement). Leur contenu amène l'ethnologue à décrire leur situation d'énonciation et à se demander qui fait cette sorte de récits, à qui et dans quelle intention...

• « L'invention d'une thérapie »

On pourrait penser que la sorcellerie en France est un phénomène immuable à la fois dans le temps et dans l'espace. S'appuyant sur un ouvrage normand du XIX^e siècle, Jeanne Favret-Saada s'attache ici à montrer que la sorcellerie bocaine s'est profondément modifiée en un siècle. À partir de récits de sorcellerie, elle compare les actions (ensorceler, désensorceler), les agents sorcellaires et enfin la conception bocaine de la « force anormale ».

À partir de ces récits (qui constituent une représentation), Jeanne Favret-Saada constate que de nombreuses caractéristiques de la sorcellerie bocaine du XIX^e siècle ne se retrouvent plus un siècle plus tard : par exemple, « *son étroite collusion avec la religion, la croyance que tout chrétien ordinaire dispose d'une certaine quantité de " force " surnaturelle* ⁽²⁾, la composition diversifiée du personnel magique,

l'existence d'une version plaisante des sorts ».

D'autres éléments se sont modifiés : « *La composition et la rhétorique des récits exemplaires ont dû se plier aux canons modernes de l'incroyable, la compétence de la " force anormale " s'est réduite et spécialisée, sa circulation a été soumise à des règles strictes* »⁽³⁾.

Ainsi, la sorcellerie étudiée par Jeanne Favret-Saada n'est en aucun cas « *un simple reste, comme le débris par lui-même dénué de sens d'une construction culturelle tombée en désuétude* ». Mais les récits sorcellaires du XIX^e siècle ont leurs limites pour la recherche. Cependant, « *rien en eux ne vient accréditer l'opinion qu'il s'agissait alors d'une thérapie de l'exploitation agricole familiale* » – comme c'est le cas en cette fin de XX^e siècle.

• « Ah, la féline, la sale voisine »...

Jeanne Favret-Saada décrit et analyse ici le désorcèlement tel que le pratiquait Madame Flora, voyante-désorceleuse dont l'ethnologue fut la cliente et le témoin pendant deux ans⁽⁴⁾.

Jeanne Favret-Saada présente le cadre de la thérapie (la durée de celle-ci et de chaque séance, leur coût, leur contenu...). Elle s'étonne du « *caractère prodigieusement énergétique* » des séances pour les ensorcelés : « *Comment la désorceleuse s'y prend-elle pour les dynamiser ainsi, en s'aidant simplement de jeux de cartes et de son verbe ?* »

L'explication ? « *Son travail, explique Jeanne Favret-Saada, consiste à rebrancher les ensorcelés sur leur aptitude à la violence et au mal, mais malgré eux, et sans qu'ils y comprennent jamais rien ; à les amener à se compromettre de mille façons avec le mal, mais sans jamais le leur dire explicitement, et sans exiger d'eux qu'ils le reconnaissent* ».

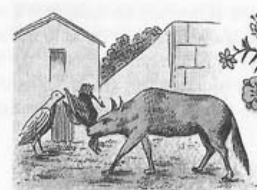
Madame Flora utilise un jeu de cartes ordinaires et un jeu de tarots. « *Son travail, analyse l'ethnologue, va consister à construire, par approximations successives, des énoncés recevables sur la situation particulière du client* »... Plus précisément, la voyante a inventé « *ses propres règles d'interprétation, mais elle les respecte sans tricher ; et elle s'accorde une marge de liberté, mais nettement circonscrite* ». Des cartes sont à signification obligatoire, et d'autres à signification libre...

Le jeu de piquet (cartes ordinaires) permet de recueillir les informations utiles. À la suite, le jeu de tarots sert à « *imprimer dans l'imaginaire des consultants ce qui a été " vu " au jeu de piquet, en utilisant conjointement des stimuli visuels (les dessins figuratifs des tarots) et des stimuli auditifs (le discours métaphorique de Madame Flora, les modulations de*

« On veut couper le fil de votre vie »



« Regardez comme vous êtes volés et dévorés »



Le jeu de tarots utilisé par Madame Flora.

sa voix) »...

Jeanne Favret-Saada développe les effets de ces séances (« *le déminage du terrain anxigène* »), puis décrit les actes de protection que les consultants devront mettre en œuvre immédiatement. Pour Jeanne Favret-Saada, « *peu à peu, cet ensemble d'actes (...) étiendra l'existence vacillante des ensorcelés, qui pourront alors apporter à la désorceleuse de plus en plus de preuves de leur initiative retrouvée* »...

Ainsi, à partir de quelque deux cents séances auxquelles elle a assisté, l'ethnologue conclut que le dispositif thérapeutique de Madame Flora comprend le tirage des cartes, mais aussi ce « *déminage du terrain anxigène* » et cette prescription d'actes. Et ce qui fait l'unité profonde de la séance, ajoute Jeanne Favret-Saada, « *c'est la voix de Madame Flora, qui " prend " le consultant dès l'arrivée, et ne le lâche plus une seule seconde* »...

• « Les ratés de l'ordre symbolique »

Dans le schéma de la sorcellerie bocaine, la famille ensorcelée est traitée comme « *un groupe solidaire dont l'unité ne doit pas être mise en cause : tous souffrent ensemble de manquer de " force " , aucun*

(2) – Dans la seconde moitié du XX^e siècle, on n'a aucune chance de sortir d'un ensorcellement par ses propres moyens. Au XIX^e siècle, les hommes ordinaires sont moins dépourvus. Leur qualité de chrétiens leur permet de se débrouiller seuls dans bon nombre de cas (prières, signes de croix, utilisation d'objets bénits...).

(3) – Au XIX^e siècle, la « force » circule assez librement. Il arrive à des individus ordinaires – ni désorceleurs ni sorciers – de jeter un sort. Par contre, dans la seconde moitié du XX^e siècle, la circulation de la « force » est organisée de façon stricte : d'un sorcier à sa victime, et du désorceleur requis par la victime au sorcier de celle-ci.

(4) – Au demeurant, toute l'analyse de Jeanne Favret-Saada, aussi riche soit-elle, repose essentiellement sur son expérience « unique » avec Madame Flora.

d'entre eux ne peut être accusé d'être le sorcier des autres membres de la famille, ils doivent se sauver ou périr ensemble »...

Cependant, constate Jeanne Favret-Saada, cette solidarité du collectif familial n'empêche pas qu'il y ait « *une inégalité profonde entre les différents membres de la famille, une dissymétrie fondamentale dans leurs statuts respectifs* ». De fait, à la fin des années soixante, l'homme – chef de l'exploitation et de la famille – est « *l'unique possesseur du capital et du travail familial* », ce qui le distingue du « *lot des aides familiaux constitué par son épouse et ses enfants des deux sexes, même majeurs, vivant sur l'exploitation* ».

Dans une telle situation, on s'attendrait à ce que l'homme ait « *un rôle majeur dans le désorcèlement, qu'il s'y montre le plus résolu à en favoriser la progression et le dénouement* ». Or, il n'en est rien... Une résistance passive caractérise son attitude. Cette participation apparaît avec une telle régularité qu'elle amène Jeanne Favret-Saada à poser l'hypothèse suivante : « *Le désorcèlement, thérapie spécifique du collectif familial des exploitants, ne peut atteindre son objectif qu'en faisant jouer les rapports sociaux entre les sexes* ». Dès lors, il s'agit de rétablir dans sa place de chef, un chef d'exploitation et de famille, et donc, dans l'agriculture, toujours un homme. Celui-ci est la cible préférentielle d'une thérapie qui doit le guérir, « *mais sans remettre trop ouvertement en cause son honneur d'homme, de chef, de représentant de l'exploitation et de la famille face à la collectivité locale et nationale* »...

Le seul fait de requérir un désorceleur ne va pas de soi. L'homme ne sera plus le seul maître chez lui. Faire appel au désorceleur, c'est « *reconnaître implicitement son impuissance à préserver le potentiel bioéconomique de son exploitation et la nécessité de se démettre provisoirement de son autorité statutaire* ». En outre, le discours officiel méprise la sorcellerie, mais là, l'homme est bien obligé « *d'en passer par la thérapie des sorts et son application : le désorcèlement* ».

L'épouse n'a rien à perdre : « *Elle peut ouvertement assumer sa croyance dans les sorts* ». Même, analyse Jeanne Favret-Saada, elle bénéficie d'une double promotion : « *D'une part, elle accède à une égalité provisoire avec son mari et chef – égalité dans le malheur et l'impuissance, commune soumission à la tutelle étrangère du désorceleur ; d'autre part, elle se voit conférer, pour la première fois, une autorité – car, en ce qui concerne la bonne exécution des prescriptions, elle a désormais une responsabilité égale à celle de son mari* »...

Par les prescriptions – dont la mise en œuvre relève

plutôt des activités et compétences féminines – les femmes vont ainsi acquérir « *une dignité, une noblesse et, surtout, une utilité vitale* ». On va les voir se métamorphoser très vite et ainsi devenir, pour leur mari, « *un modèle vivant du succès thérapeutique* ». Cependant, semble regretter Jeanne Favret-Saada, « *dès que l'exploitation et la famille seront sorties du cycle des malheurs répétés, les rapports traditionnels entre les sexes redeviendront ce qu'ils n'auraient jamais dû cesser d'être, et le rôle déterminant de la femme dans le désorcèlement tombera dans l'oubli* »...

Auparavant, la réussite d'un désorcèlement suppose la collaboration de deux thérapeutes : « *L'un, officiel, un spécialiste rémunéré, le désorceleur ; l'autre, officieuse, une aide familiale non rémunérée et sans qualification professionnelle particulière, l'épouse d'exploitant* ».

S'intéressant à ceux que les ensorcelés désignent comme sorciers (« les voisins »), l'ethnologue pose ensuite l'hypothèse de la sorcellerie comme « *institution de rattrapage* » : un chef d'exploitation et de famille n'a pas réussi son « installation ». Le désorcèlement est alors le « dispositif de la seconde chance » puisqu'il apporte une explication à une incompétence inavouable et permet de repartir, plus confiant, sur de nouvelles bases.

• « Être affecté »

Jeanne Favret-Saada revient ici sur son positionnement lors de son enquête. Elle pose la question de savoir comment le fait d'« être affecté(e) » permet, malgré tout, de construire un discours rigoureux, en l'occurrence sur la sorcellerie.

Désorceler dans Le Monde des livres

Dans *Le Monde des Livres* du 26 juin 2009, Xavier Houssin livre ses commentaires sur l'ouvrage *Désorceler*. Le titre de l'article est explicite ⁽¹⁾, de même que deux citations de Jeanne Favret-Saada. Pour le reste, l'auteur de la critique avait-il vraiment besoin de « faire du style » ? Quand il veut expliquer que la sorcellerie s'inscrit dans le bocage de l'Ouest, cela devient : « (...) *Une histoire implicite et secrète. Vieille comme les haies touffues qui séparent les parcelles. Têtards de frêne et aubépines. Prunelliers, noisetiers, ronces et saules. Impénétrables entrelacs. Nous sommes dans le bocage* ».

Que ceux qui n'ont pas encore lu *Désorceler* se rassurent : Jeanne Favret-Saada, en universitaire et chercheuse en sciences sociales, écrit ici très simplement et en français...

⁽¹⁾ – « Sorciers, ensorcelés, désorceleurs – L'anthropologue et psychanalyste Jeanne Favret-Saada revient sur ses premiers travaux ».